

Métamorphoses d'une histoire d'eau en littérature de jeunesse (1864-2004): perspectives scientifiques/littéraires/pédagogiques

Connan-Pintado, Christiane

Université Montaigne de Bordeaux, christiane.connan-pintado@orange.fr

Resumen

Este artículo analiza tres obras de ficción para niños con un elemento en común : tener como protagonista una gota de agua cuyas aventuras permiten descubrir los diferentes estados del agua. Estas obras son : Métamorphoses d'une goutte d'eau, de Zulma Carraud (Hachette, « Petite Bibliothèque rose illustrée », 1864), Histoire de Perlette goutte d'eau de Marie Colmont (Flammarion, « Père Castor », il. Béatrice Appia, 1936 y Gerda Muller, 1960) y Histoire courte d'une goutte de Beatrice Alemagna (Autrement jeunesse, 2004). La perspectiva diacrónica permite observar la evolución de la literatura infantil a lo largo de un siglo de historia y comprobar cómo la lección científica desaparece poco a poco dando paso a un proyecto poético, estético y/o ideológico.

Palabras clave : literatura infantil y juvenil ; estados del agua ; pedagogía ; texto/imagen ; ideología.

Résumé

Le présent article s'attache à trois fictions pour la jeunesse qui ont en commun de prendre pour protagoniste une goutte d'eau pour faire connaître les états de l'eau : Métamorphoses d'une goutte d'eau, de Zulma Carraud (Hachette, « Petite Bibliothèque rose illustrée », 1864), Histoire de Perlette goutte d'eau de Marie Colmont (Flammarion, « Père Castor », ill. Béatrice Appia, 1936 et Gerda Muller, 1960) et Histoire courte d'une goutte de Beatrice Alemagna (Autrement jeunesse, 2004). La perspective diachronique permet d'observer l'évolution de la littérature de jeunesse sur le long terme. On note ainsi que la leçon scientifique s'estompe peu à peu au profit d'un projet poétique, esthétique et/ou idéologique.

Mots-clés : littérature de jeunesse ; états de l'eau ; pédagogie ; texte/image ; idéologie.

Abstract

This paper tries to compare three books for children, each of them presenting a water drop as protagonist, to learn the different states of water : Métamorphoses d'une goutte d'eau, by Zulma Carraud (Hachette, « Petite Bibliothèque rose illustrée », 1864), Histoire de Perlette goutte d'eau by Marie Colmont (Flammarion, « Père Castor », ill. Béatrice Appia, 1936 and Gerda Muller, 1960) and Histoire courte d'une goutte by Beatrice Alemagna (Autrement jeunesse, 2004). Thanks to the diachronic perspective, one can observe the evolution of children's literature on the long run. Scientific lesson gradually fades in favor of a poetic project, aesthetic and / or ideological.

Keywords : children's literature ; states of water ; pedagogy ; text/picture ; ideology.

Introduction

Dans le cadre d'un objet d'étude particulier, la littérature de jeunesse, on se propose d'explorer des récits qui ont en commun de prendre pour protagoniste une goutte d'eau dans l'objectif de faire découvrir ce que l'on nomme couramment « les états de l'eau ». Objectif éminemment pédagogique qui fait endosser le costume de la fiction pour satisfaire à la double exigence d'instruire et de plaire qui caractérise le domaine du livre pour enfants.

Les ouvrages qui abordent cette question ne sont pas rares¹, mais le corpus retenu se limite à trois titres si éloignés dans le temps que leur analyse offre l'occasion d'un parcours à travers l'histoire du livre de jeunesse. Cette perspective diachronique conduira en effet à observer sur le long terme – exactement 140 ans – l'évolution de l'édition et de la création pour la jeunesse, en prenant appui sur les travaux des spécialistes de ce domaine.

Il s'agit des titres suivants : *Les Métamorphoses d'une goutte d'eau*, de Zulma Carraud (Paris, Hachette, « Petite Bibliothèque rose illustrée », 1864) ; *Histoire de Perlette goutte d'eau* de Marie Colmont (Paris, Flammarion, « Père Castor », illustré par Béatrice Appia lors de la première édition en 1936² et par Gerda Muller en 1960) ; *Histoire courte d'une goutte* de Beatrice Alemagna (Paris, Autrement jeunesse, 2004).

Chacun des ouvrages sera situé dans son contexte puis on s'attachera aux différents versants de ces histoires d'eau, au plan narratif, iconographique, idéologique.

1. Des œuvres dans leur contexte : de l'entreprise éditoriale éducative à la création contemporaine

1.1. *Les Métamorphoses d'une goutte d'eau* de Zulma Carraud

L'édition pour la jeunesse prend son essor au milieu du XIXe siècle, sous le double effet des lois Guizot sur la prise en charge de l'éducation par l'Etat, et des avancées technologiques qui permettent de produire des livres à moindre coût. Dans la rivalité qui oppose les deux éditeurs parisiens et républicains, Hachette et Hetzel, le premier, en génie de ce que l'on n'appelle pas encore le marketing, se spécialise dans les manuels scolaires et les livres destinés à une large audience tandis que le second se tourne vers un public aisé et lettré. Mais tous deux sont animés par la même volonté : il s'agit de séduire un jeune lectorat tout en lui dispensant nombre de connaissances. Ainsi, côté Hetzel, Jean Macé publie dès 1861 sa fameuse *Histoire d'une bouchée de pain* qui permet par le biais d'une fiction prétexte d'expliquer à la fois l'agriculture et la digestion aux enfants ; côté Hachette, on trouve en 1864 l'ouvrage de Zulma Carraud qui nous occupe, dans la fameuse « Bibliothèque rose illustrée » vendue dans les Relais Hachette des gares pour occuper les enfants pendant les longs voyages en train.

Surtout connue pour être une amie et confidente de Balzac, Zulma Carraud est l'une de ces « dames de chez Hachette » dont l'œuvre prolifique fera la fortune de l'éditeur. Comme le souligne Francis Marcoin, elle travaille « à des livres élémentaires qui peuvent être reçus comme récréatifs puisque l'écart entre le livre d'école et le livre de bibliothèque n'est pas encore creusé » (Marcoin, 2006 : 514). *Les Métamorphoses d'une goutte d'eau* est un récit de 72 pages³, illustré de nombreuses vignettes. Il relate les incessantes transformations de la goutte au fil d'un long voyage à travers le monde qui lui permet de côtoyer aussi bien la nature que l'espèce humaine.

1.2. *Histoire de Perlette goutte d'eau* de Marie Colmont

Le deuxième ouvrage s'inscrit dans l'entreprise éditoriale de Paul Faucher qui crée la collection des albums du « Père Castor » chez Flammarion en 1931. Marqué par sa rencontre avec le pédagogue tchèque Bakulé, pénétré des principes de la « psychologie nouvelle » et de l'« éducation nouvelle » qui accordent, dans les années 1930, toute leur attention à

¹ Signalons, dès 1859 *Histoire d'un ruisseau* d'Élisée Reclus disponible en ligne sur gallica.bnf.fr et en 1875, *Mémoires d'une goutte d'eau, ses voyages et ses transformations à travers l'air et l'eau*, de Samuel Frère, éditions Mégard. Voici quelques titres de versions contemporaines : *Bon voyage petite goutte*, Anne Crausaz, éditions Mémo, 2010 ; *Le grand voyage*, Régine Joséphine et Delphine Brantus, Les éditions du pas de l'échelle, 2009 ; *Je suis la pluie*, Raphaël Fëjto, L'Ecole des loisirs, 2003.

² Une version numérisée de l'album est disponible en ligne : <https://www.flickr.com/photos/taffeta/sets/7215762482275362/with/4933150037/>.

³ L'ouvrage intitulé *Les Métamorphoses d'une goutte d'eau* comporte 215 pages et 9 autres récits s'attachant à la nature, « Les Guêpes », « La Fourmi », « La Goutte de rosée », etc.

l'enfance, Paul Faucher imagine de créer des albums de petit format, adaptés aux petites mains, et propres à stimuler l'intelligence, la sensibilité et l'imagination de l'enfant. Fermement cadrés, les auteurs et illustrateurs reçoivent pour consigne de brider leur tempérament artistique pour proposer des textes et des images lisibles, à la portée de leurs jeunes destinataires.

On doit l'*Histoire de Perlette goutte d'eau* à Marie Colmont, l'une des auteures phares de la collection, prématurément disparue en 1938, et dont les albums « ont enchanté plusieurs générations d'enfants et sont encore disponibles aujourd'hui, ce qui fait d'elle un auteur majeur, malgré l'extrême brièveté de sa période créative⁴. » (Diament, 2013 : 211-212). Ce modeste album en carton souple adopte le petit format à l'italienne de la collection. Abondamment illustré en 1936 par Béatrice Appia⁵, il perd quelques pages en 1960 lors d'une réédition avec une nouvelle illustration de Gerda Muller. Le titre lui-même est alors simplifié en *Perlette goutte d'eau*.

1.3. Histoire courte d'une goutte de Beatrice Alemagna

Enfin, c'est un tout autre objet qui est présenté par les éditions Autrement en ce début de XXI^e siècle. Depuis les années 1970, une révolution s'est accomplie dans le domaine de l'album, devenu un remarquable espace de création pour les artistes du livre de jeunesse. D'après Janine Kotwika, la jeune artiste d'origine italienne, Beatrice Alemagna, dévoile dans ses albums « un riche univers intérieur, métaphorique et poétique, subtilement décalé, sensible et intelligent » (2013 : 23-24). L'originalité de cet univers se donne à voir d'emblée, puisque pour mettre en scène une aventure dont la paronomase du titre souligne la dimension dérisoire, elle propose un album de très vaste format (30 X 38 centimètres).

Comme l'affiche avec évidence cette première approche externe, les trois ouvrages diffèrent sensiblement tant par leur contexte de production que par la matérialité des livres eux-mêmes. Il est temps de les ouvrir à présent pour observer leur traitement du sujet qui nous occupe : le récit de la vie d'une goutte d'eau.

2. Choix narratifs, thématiques, idéologiques

2.1. De l'histoire longue à l'« histoire courte » : perspective générique

Comment « penser/classer » ces objets que nous cherchons à rapprocher par leur thématique et leur trame communes ? Ces trois « histoires d'eau » relèvent-elles du même « genre » et dans quelle mesure peut-on avancer qu'il s'agit d'un genre littéraire ?

Le syndicat de l'édition pour la jeunesse distingue nettement les catégories de la fiction et du documentaire (désigné comme « non fiction » chez les Anglo-Saxons), alors qu'elles sont volontiers imbriquées dans les livres pour enfants : il s'agit en effet de rendre les éléments de savoir plus aimables aux yeux des jeunes lecteurs afin, selon la formule de Charles Perrault, de « les leur faire avaler, en les enveloppant dans des récits agréables et proportionnés à la faiblesse de leur âge » (1990 : 77). Les deux titres les plus anciens de notre corpus peuvent relever de la catégorie du documentaire fictionnalisé, dans laquelle parfois, d'après Michel Defourny, « la frontière entre documentaire et fiction a été abolie » (2003 : 8).

Même s'il affiche un objectif de vulgarisation scientifique, l'ouvrage de Zulma Carraud ne s'apparente pas pour autant aux « livres de leçons de choses » (Lalouette, 2003), ces manuels scolaires qui feront leur apparition en 1880 lors de l'introduction tardive des sciences dans l'école républicaine de Jules Ferry. D'après Daniel Raichvarg⁶ et Denis Legros, il faut plutôt rattacher *Les Métamorphoses d'une goutte d'eau* à « ce genre littéraire particulier du XIX^e siècle : "le récit scientifique" » dans lequel s'illustrent nombre d'auteurs qui, à partir de 1850, exploitent les rapports entre Science et Littérature, utilisant des formes littéraires pour diffuser les connaissances scientifiques et techniques » (1989 : 81).

⁴ On doit en particulier à Marie Colmont deux contes qui sont des classiques de l'enfance, *Michka* (ill. F. Rojankovsky) et *Marlaguette* (ill. Gerda), respectivement publiés en 1941 et 1952.

⁵ On trouve cette première édition numérisée en ligne sur le site : <https://www.flickr.com/photos/taffeta/sets/72157624822275362/>.

⁶ Il est à noter que Daniel Raichvarg débute sa notice sur le « Documentaire scientifique et technique » en se demandant s'il s'agit d'un genre, dans *Dictionnaire du livre de jeunesse* (2013 : 294).

L'ambition de Zulma Carraud reste cependant modeste : elle se contente de mettre en scène la vie des fleurs des champs, des insectes ou d'une goutte d'eau et n'atteindra pas à la notoriété d'un Jules Verne. Pour Daniel Raichvarg et Denis Legros : « Tournant à la "leçon", ces récits "trop pédagogiques" par rapport à ceux de Verne, n'ont pu acquérir le statut d'"œuvres littéraires". Ils n'ont résisté ni à l'usure du temps, ni à l'évolution des sciences (*ibid.* : 89) ».

Le rythme effréné des métamorphoses (la goutte se vaporise, s'écoule ou se solidifie à 53 reprises, au fil des pages) et l'introduction d'un lexique scientifique scrupuleux et fort peu poétique ne laissent pas de compromettre le statut et la qualité littéraires du récit.

Les deux autres ouvrages sont des livres d'images qui relèvent de la catégorie de l'album, reconnu aujourd'hui comme l'un des genres littéraires majeurs de l'enfance et caractérisé par la prépondérance non seulement spatiale mais statutaire des images. Pour Isabelle Nières-Chevrel, « l'album iconotextuel est un *genre*, au même titre par exemple que le théâtre est un genre, un genre formel susceptible comme le théâtre de décliner des sous-genres thématiques et formels » (2012 : 19-20).

Nos deux albums relèvent manifestement de sous-genres différents. L'intention pédagogique qui présidait à l'ouvrage de Zulma Carraud subsiste dans le texte de Marie Colmont, qui dépeint les états de l'eau de manière simplifiée à destination d'un lectorat plus jeune : elle écarte en effet tout lexique scientifique et se borne à décrire deux états (vapeur et liquide). En revanche, chez Beatrice Alemagna le propos scientifique semble avoir complètement disparu.

Venons-en à présent à ce qui nous intéresse plus encore, la dimension littéraire de ces ouvrages, à commencer par la création d'un personnage.

2.2. Anthropomorphisation de la goutte d'eau et construction d'un personnage

L'anthropomorphisation des animaux est une caractéristique majeure des livres pour enfants, mais le procédé est moins fréquent pour les objets (malgré les jouets et bibelots qui s'animent dans les contes d'Andersen) et pour les éléments naturels. En tout cas, quelle que soit la forme adoptée, il n'est pas difficile de trouver dans ces différents personnages des « doubles anthropomorphes » (Nières-Chevrel, 2009 : 139) auxquels l'enfant lecteur sera conduit à s'identifier.

Pour qu'il y ait personnage, aussi infime soit-il, il faut qu'il soit en mesure de manifester un savoir, un vouloir et un pouvoir (Jouve, 1992). Quoique soumise à un destin tumultueux, la goutte d'eau mérite cependant le statut de personnage et les titres des trois ouvrages l'affichent d'emblée en faisant d'elle le personnage éponyme, dont il s'agit de conter l'histoire. Ce récit de vie prend la forme d'un voyage dont la trame narrative suit les étapes, avec des variantes : chez Zulma Carraud, de la naissance (« Je naquis d'un violent coup de tonnerre qui combina les deux gaz dont je suis formée » p. 3) à la mort dans les glaces éternelles du pôle ; chez Marie Colmont, du nuage initial où Perlette s'ennuie : elle décide alors d'aller faire un tour sur terre, où elle affronte une série d'épreuves avant de regagner son nuage ; chez Beatrice Alemagna, la goutte sort du robinet, circule dans les canalisations, et atterrit sur le trottoir où elle s'évapore.

Les trois voyages n'ont pas la même ampleur. Soumise aux aléas du climat, emportée par les cours d'eau ou soulevée par les vents, la goutte de Zulma Carraud parcourt le monde, marque de longues pauses (qui se comptent en mois ou en années) dans des nappes souterraines ou des glaciers, traverse montagnes, villes et campagnes. Les toponymes qui jalonnent son aventure la conduisent des Alpes à l'océan (Atlantique et Pacifique), mais aussi à Paris, au fil de la Seine, et pour finir jusqu'au pôle. Quoique plus modeste, le voyage de Perlette la mène aussi de la campagne à la ville puis à la mer. Quant à la goutte de Beatrice Alemagna, elle n'évolue que dans un périmètre urbain circonscrit, du robinet au trottoir.

Si les « états de l'eau » marquent bien les étapes de chaque itinéraire, les contextes varient sensiblement et les « métamorphoses » sont vécues avec plus ou moins d'intensité selon les procédés employés pour humaniser le personnage.

L'anthropomorphisation de la goutte de Beatrice Alemagna reste discrète et se fonde parfois sur la polysémie, par exemple lorsque la goutte qui sort du robinet « s'étire ». Quelques termes humains sont employés : il est question de « son premier geste », des parties de son corps (mains, pieds, yeux) et elle manifeste des sentiments : « elle a peur », et comme ses sœurs elle est « terrifiée », « muette ».

En revanche, l'option onomastique de Marie Colmont vise à individualiser la goutte pour la distinguer de ses « mille et une sœurs » par le nom-portrait de Perlette, aux connotations de diminutif hypocoristique, qui rappelle le nom d'un personnage de conte, telle la « Poucette » d'Andersen. De plus, le recours au dialogue et au discours indirect libre donne la parole au personnage et contribue à faire épouser son point de vue.

Elle se laissa glisser le long de la tige pour aller se cacher dans l'herbe. Elle voulait réfléchir à son aise, car elle ne savait trop ce qu'elle allait faire. C'était ennuyeux, tous ces gens qui voulaient la boire !
Fallait-il partir ? Fallait-il demeurer ?
Indécise, Perlette risqua quelques pas hors de sa cachette. (p. 6)

Zulma Carraud va beaucoup plus loin, puisqu'elle fait de la goutte la narratrice de son aventure, choix énonciatif qui conduit le lecteur à partager ses émotions, sentiments et réflexions tout au long de l'ouvrage, comme on le verra plus loin.

2.3. Représenter la goutte d'eau : les choix iconographiques

La présence d'images caractérise et accompagne non seulement le livre pour enfants⁷ mais aussi, et depuis longtemps, l'intention pédagogique⁸. Le premier livre illustré à l'intention des enfants, en 1658, *L'Orbis sensualium pictus* du pédagogue tchèque Comenius, ambitionnait de leur présenter le monde en images. Nos trois titres s'inscrivent dans cette filiation tout en témoignant de l'évolution de l'édition pour la jeunesse, du livre illustré à l'album iconotextuel.

C'est Hachette qui systématise l'illustration dans les livres pour enfants quand il l'introduit en 1858 dans ce qui deviendra « la plus célèbre des collections pour la jeunesse, véritable "lieu de mémoire" de la culture française » (Mathey, 2013 : 99), justement nommée la « Bibliothèque rose illustrée ». Pour *Les Métamorphoses d'une goutte d'eau*, il fait appel au peintre Emile Bayard, qui illustrera nombre d'ouvrages de la collection. Le livre comporte une image de frontispice, 16 images hors texte en pleine page, un bandeau et un cul-de-lampe. Mais à l'exception du frontispice qui présente une sorte d'allégorie de l'eau – une jeune femme en plein ciel, entourée de *putti*, l'un d'eux déversant le contenu d'un petit arrosoir sur la terre –, l'artiste renonce à toute représentation du personnage éponyme. Il peint les scènes auxquelles est confrontée la goutte, montre les décors, les paysages, les humains rencontrés. Dans ce cadre, la présence de l'eau relève du réalisme le plus strict à travers les cours d'eau, les nuages, les récipients qui la contiennent. On observe donc un hiatus entre la prise en charge du récit par une goutte personnifiée et l'absence de ce personnage en tant que tel à l'image.

Nos deux albums adoptent un tout autre parti-pris en constituant graphiquement la goutte d'eau en personnage. Destinés à des enfants plus jeunes, ils confèrent une place plus importante à l'image où s'impose la représentation de la goutte anthropomorphisée.

Mais comment représenter et individualiser une goutte d'eau ? Sans doute le problème s'est-il posé en ces termes pour Béatrice Appia, puis pour Gerda Muller, illustrant le texte de Marie Colmont ? Non seulement elles choisissent de lui donner forme humaine, un visage expressif, un corps, mais elles cherchent à la distinguer des autres gouttes par des artifices de présentation qui l'isolent et la mettent en valeur. Dans les images naïves et poétiques des illustratrices, Perlette est ainsi plus rose que ses « mille et une » consœurs, et elle tourne volontiers son petit visage vers le lecteur, pour mieux capter son attention.

Rien de tel dans les images de Beatrice Alemagna qui privilégie leur qualité plastique à leur dimension iconographique. Dans les images à peine figuratives que la jeune artiste déploie en belle page de son album, elle use de techniques mixtes, collages, découpages, grattages, effets de matière. Emportée par son destin minuscule, la goutte dont la brève histoire est

⁷ On se souvient de la formule que Lewis Carroll met dans la bouche de sa jeune héroïne au début d'*Alice au pays des merveilles* : « A quoi peut bien servir un livre sans images ni dialogues ? » (trad. H. Parisot, Paris, Flammarion, 1970, p. 81).

⁸ « Les choses qui entrent par les oreilles prennent un chemin bien plus long et touchent bien moins que celles qui entrent par les yeux, lesquels sont des témoins plus sûrs » écrit Horace dans son *Art poétique* 13 ans avant Jésus Christ. On peut aussi lire dans le *De pueris instituendis* d'Erasmus (1529) : « Quant aux fables et aux apologues, l'enfant les apprendra plus volontiers et s'en souviendra mieux si on lui en présente les sujets sous les yeux, habilement figurés ».

contée ne se distingue pas de ses semblables avant la dernière étape où elle apparaît seule, bleue, et dotée d'un regard, seul indice d'anthropomorphisation qui teinte le dénouement d'une touche de pathos.

2.4. Derrière les états de l'eau, des prises de position idéologiques

S'agit-il seulement dans ces livres de vulgariser des données scientifiques pour mieux instruire les jeunes lecteurs ? Au-delà de l'ambition pédagogique affichée, il semble que le projet scientifique soit d'emblée biaisé ou infléchi, dès l'ouvrage de Zulma Carraud. En effet, dans ce « télescopage entre science et littérature » (Raichwarg et Legros, 1989 : 81), il semble que « l'articulation des discours scientifique et fictionnel » (*ibid.*) ménage un jeu (au sens où l'on dit que deux pièces jouent), une marge dans laquelle se laisse percevoir un tout autre discours. Ce phénomène est induit par le dispositif de fictionnalisation lui-même car le fait de donner la parole au personnage féminin de la goutte d'eau, aussi anonyme et insignifiant soit-il, n'est pas sans conséquences. A travers les commentaires distillés par la protagoniste au fur et à mesure de son aventure, se révèlent des pensées et des aspirations qui mènent le lecteur bien au-delà du propos le plus visible.

En se plaignant de son sort soumis aux aléas de la météorologie, la goutte rêve de liberté ; en observant les hommes tout occupés à salir et à détruire, elle rêve de pureté, d'amour et de fraternité. C'est tout un propos philosophique qui se développe, une aspiration à s'élever « bien loin des miasmes morbides » dont parle Baudelaire dans le poème « Elévation », et à fuir vers un autre monde, fût-il celui où elle disparaîtra à jamais. Francis Marcoin invite à lire dans ces envolées lyriques une tonalité autobiographique qui aide à mieux comprendre celle qui dans sa correspondance avec Balzac se plaint souvent d'être cantonnée dans le rôle de mère de famille : « Cette ivresse d'une liberté qu'on croit illimitée incruste dans la vulgarisation scientifique un propos philosophique lui-même pénétré d'une autobiographie rêvée » (Marcoin, 2006 : 518).

Nombre de phrases ne manquent pas d'un certain souffle poétique et par un effet d'interlecture, l'aspiration à gagner l'océan éveille en notre mémoire de prestigieux intertextes où résonnent l'invocation au « Vieil Océan » de Lautréamont et le cri du « Bateau ivre » de Rimbaud - « ô que j'aïlle à la mer ! » - deux poèmes qui seront composés justement quelques années plus tard (en 1868 et 1871).

Si le ton de *Perlette goutte d'eau* se fait plus léger, il apparaît manifeste que Marie Colmont se souvient de l'ouvrage de Zulma Carraud car l'on retrouve dans sa peinture de l'activité humaine et de la saleté des villes la même critique, quoique sur le mode mineur. Le même constat est formulé par Beatrice Alemagna, quand sa goutte est rejetée dans la rue au terme d'un voyage « au pays des merveilles⁹ » qui résonne lui aussi d'accents rimbaldiens et d'échos au « Bateau ivre » :

Cette petite goutte de rien du tout entre dans un monde extraordinaire.

Malgré le noir et la confusion, elle distingue des choses inconnues, inouïes : taches de couleur, visages joufflus, animaux sauvages, fleurs d'eau, océans glacés.

Arbres tropicaux, plantes grasses, cascades de lumière, monstres aquatiques.

Il lui faut alors, avant de disparaître, affronter la dureté sordide du réel :

Elle ouvre les yeux. Sous ses pieds, il y a du ciment.

C'est l'extérieur.

Un cacà de pigeon, un mégot, un caillou, ce sont ses derniers compagnons de route.

L'intervention du narrateur, en décrochant la dernière phrase du récit, élargit le propos par une question qui souligne le caractère symbolique de ce voyage initiatique et incite à méditer sur la brièveté de notre passage sur terre : « Combien sont-elles, toutes ces choses qui disparaissent sans qu'on ait eu le temps de les voir ? »

⁹ Voir le site de la compagnie Atipik et le spectacle de marionnettes pour tout-petits adapté de l'album de Beatrice Alemagna <http://badabouille.free.fr/atipik/histoirecourte/goutte.pdf>, consulté le 16 avril 2016.

Conclusion

La littérature pour la jeunesse implique que son destinataire reste toujours en ligne de mire, ce jeune lecteur qu'il convient d'éduquer et de distraire, sachant que l'équilibre de cette double postulation n'est pas toujours facile à maintenir. Francis Marcoin observe qu'en racontant l'histoire d'une goutte d'eau, Zulma Carraud aura sans doute choisi d'« instruire avant d'amuser » (Marcoin, 2013 : 164). Si la lecture de cet ouvrage apparaît aujourd'hui un peu indigeste, les deux albums savent jouer habilement du lien entre texte et image pour impliquer le lecteur dans des histoires d'eau moins anodines qu'il n'y paraît au premier abord.

Chez ces trois femmes-auteurs qui ont fait de la goutte d'eau un personnage au féminin, sous le vernis scientifique et pédagogique, derrière le propos enfantin ou elliptique, perce un discours plus personnel et plus sensible qui relève d'une poésie élémentaire et pourrait être analysé à la lumière d'une phénoménologie de la sensation, dans la lignée des travaux de Bachelard et de Jean-Pierre Richard.

On peut s'interroger pour finir sur la fortune de ces trois ouvrages : celui de Zulma Carraud n'intéresse plus guère que les historiens de l'édition pour la jeunesse ; celui de Beatrice Alemagna, sans doute trop original et noyé dans la masse des publications contemporaines, n'a pu rencontrer qu'une audience restreinte ; en revanche, le succès de Perlette ne se dément pas : la consultation du web montre que l'album du Père Castor reste incontournable dans les écoles pour initier les enfants aux états de l'eau, belle victoire posthume de Paul Faucher qui se monnaie aussi en vidéos facilement accessibles sur You tube¹⁰, preuve de son éternelle actualité.

Références bibliographiques

- DEFOURNY, Michel (2003). « De quelques albums qui ont aidé les enfants à découvrir le monde et à réfléchir ». Paris : L'École des loisirs, « Archimède ».
- DIAMENT, Nic (2013). « Marie Colmont », dans Isabelle Nières-Chevrel et Jean Perrot (dir.), *Dictionnaire du livre de jeunesse*. Paris : Editions du Cercle de la Librairie, p. 210-212.
- JOUBE, Vincent (1992). *L'Effet-personnage dans le roman*. Paris : Presses universitaires de France, « Ecriture ».
- KOTWIKA, Janine (2013). « Beatrice Alemagna », dans Isabelle Nières-Chevrel et Jean Perrot (dir.), *Dictionnaire du livre de jeunesse*. Paris : Editions du Cercle de la Librairie, p. 23-24.
- LALOUETTE, Jacqueline (2003). « L'illustration des livres de leçons de choses (années 1880-années 1960) », dans *L'image pour enfants : pratiques, normes, discours (France et pays francophones, XVI^e-XX^e siècles)*, dir. Annie Renonciat. Poitiers, La Licorne, p. 87-105.
- MARCOIN, Francis (2013). « Zulma Carraud », dans Isabelle Nières-Chevrel et Jean Perrot (dir.), *Dictionnaire du livre de jeunesse*. Paris : Editions du Cercle de la Librairie, p. 163-165.
- MARCOIN, Francis (2006). *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*. Paris : Honoré Champion.
- MATHEY, Jean-François (2013). « Bibliothèque rose illustrée », dans Isabelle Nières-Chevrel et Jean Perrot (dir.), *Dictionnaire du livre de jeunesse*. Paris : Editions du Cercle de la Librairie, p. 99-100.
- NIÈRES-CHEVREL, Isabelle (2012). « L'album, le mot, la chose », dans *L'album, le parti pris des images*, Viviane Alary et Nelly Chabrol-Gagne (dir.). Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, p. 15-20.
- NIÈRES-CHEVREL, Isabelle (2009). *Introduction à la littérature de jeunesse*. Paris : Didier Jeunesse, « Passeurs d'histoires ».
- PERRAULT Charles, 1990. « Préface », *Contes*. Paris : Le Livre de poche classique [1694].
- RAICHVARG, Daniel (2013). « Documentaire scientifique et technique », dans Isabelle Nières-Chevrel et Jean Perrot (dir.), *Dictionnaire du livre de jeunesse*. Paris : Editions du Cercle de la Librairie, p. 294-298.
- RAICHVARG, Daniel et LEGROS, Denis (1989). « Le Chêne, l'Os et la Goutte d'eau : aventures et mésaventures du récit scientifique », dans *Romantisme*, n° 65, *Sciences pour tous*, p. 81-92.

¹⁰ Voir *Les histoires du Père Castor : Perlette goutte d'eau* <https://www.youtube.com/watch?v=nEMsaYm-p-U>, consulté le 28/05/2016